



Marx à la Une

Marx : une analyse toujours actuelle. Attali, Minc ... : ces libéraux qui réhabilitent sa pensée. Pascal Lamy : "la meilleure explication du capitalisme d'aujourd'hui". Voilà la une de couverture de *Challenge* de la semaine du 6 au 12 décembre. Bigre ! Il n'y a plus beaucoup de marxistes pur jus qui oseraient dire les choses aussi crûment. Effet de mode ? Regrets éternels pour un défunt dont le cadavre ne fait plus peur maintenant que le communisme s'est effondré et le PC ramené à la portion congrue ? Je conseille vivement aux dirigeants d'Attac, à ceux de la LCR et à tous les anticapitalistes radicaux de faire connaître ces pages de Minc, presque aussi haï à gauche et chez les ayatollahs de tous poils que BHL, d'Attali, ce bel esprit à l'intelligence vive, insubmersible de la vie politique comme de la vie intellectuelle, de Pascal Lamy, la bête noire de tous les altermondialistes, et même de P. Rosanvallon, si souvent dénoncé comme l'intellectuel de la deuxième gauche, du social libéralisme, bref du blairisme Si ces intellectuels rendent hommage à Marx, cela vaut bien toutes les réhabilitations et la preuve qu'il n'y aurait pas grand-chose à en jeter.

Ecartons les faux procès : Marx n'est pas directement responsable de l'échec économique du communisme et du goulag. Alors une œuvre féconde ? Minc : *"Il est le seul qui ait pensé en même temps l'économie et la société. Personne ne l'a fait à cette hauteur avant et après lui"*. Marx, en effet, pense l'unité organique entre la dynamique capitaliste, la société bourgeoise et la lutte des classes entre bourgeoisie et prolétariat jusqu'à la lutte finale. Cela a conféré à la pensée de Marx une force analytique et messianique ainsi qu'un retentissement qu'aucune autre doctrine sociale n'a connu. Si c'est cela que veut dire Minc, d'accord, mais encore ? D'autres ont pensé cette unité sans avoir effectivement cette force et cette audience. Mais que penser quant au fond et aux concepts utilisés ? Minc continue : *"Keynes, par exemple, ne comprenait rien aux sociétés, là où Marx dégage trois facteurs de production, le capital, le travail et la confiance. De ce point -de vue, je serai toujours un éternel marxiste."* Et le public ébahi par tant d'audace intellectuelle et de courage, applaudit des deux mains. Il faudra quand même que Minc nous dise dans quel chapitre du *Capital* il a trouvé cette théorie des 3 facteurs et l'inviter à relire Keynes. À ce compte il est aisé de se dire marxiste.

L'auteur de l'article poursuit son propos : *"même sa décomposition mécanique du capitalisme universel (sic !) trouve ses partisans"* et de citer P. Artus : *"L'accumulation du capital productif aux Etats-Unis entre 1992 et 2000 a provoqué, à partir de 1997, une baisse forte de la rentabilité du capital. Elle n'aurait pu être évitée que par un maintien du chômage élevé, permettant de réduire les hausses de salaires, conformément aux thèses de Karl Marx"*. Est-il vraiment besoin de se référer à Marx pour penser les relations entre profit, salaire et chômage ? Pascal Lamy est aussi convoqué à la barre du procès en réhabilitation : *"si l'on veut*

analyser le capitalisme de marché mondialisé d'aujourd'hui; l'essentiel de la boîte à outils intellectuelle est dans ce que Marx et un certain nombre de ses inspirateurs ont écrit. "Impressionnant.

Que trouve-t-on donc dans la boîte à outils ? Une théorie de la valeur et de l'exploitation, une théorie de la dynamique du capitalisme et de sa crise finale, une sociologie de la polarisation sociale entre bourgeoisie et prolétariat. Aussi des fragments inachevés et contradictoires (la paupérisation, la domination coloniale et le marché mondial, les crises économiques, chute de la rentabilité ou insuffisance de la demande ?). Enfin, une théorie de l'Etat chargé de mission de la bourgeoisie. On ne peut se livrer à un panégyrique de Marx sans dire un mot de ces "outils intellectuels" et de leur pertinence pour l'analyse du capitalisme contemporain.

La valeur travail. Marx reprend la théorie ricardienne de la valeur qu'il radicalise. La valeur économique d'un bien est fixée uniquement par la quantité de travail nécessaire à sa production. Cette théorie soulève des problèmes insolubles dont lui-même et ses successeurs ne sont jamais arrivés à bout malgré la sophistication des raisonnements. Quid du travail simple et du travail qualifié qui serait un multiple du travail simple, mais dont on ne sait pas calculer le multiplicateur ? Comment comprendre la notion de temps de travail socialement nécessaire quand on constate que les prix sont aussi déterminés par l'utilité sociale de la demande ?

L'exploitation. Elle est au cœur de la théorie marxiste. Difficile de se dire marxiste si on ne la partage pas. Elle repose sur la distinction entre la valeur de la force de travail et la valeur de la production réalisée par un travailleur. Ce que produit un travailleur vaut plus que ce que vaut sa force de travail (même quand elle est rémunérée à sa juste valeur). Cette différence, c'est la plus-value que s'approprie le capitaliste, parce qu'il est le propriétaire des moyens de production. La plus-value est soit absolue par compression des salaires et augmentation de la durée du travail, soit relative grâce aux gains de productivité et à l'accroissement de l'intensité du travail. Pour Marx, c'est l'accroissement de la plus-value relative qui permet l'augmentation de l'exploitation. Pour Marx, le travail et l'exploitation à domicile, le "wet système" relèvent de l'archéologie du capitalisme et non pas de son futur, contrairement au développement actuel du télétravail (mais jusqu'à quel point?). Marx reste avant tout un analyste de la révolution industrielle, du travail industriel et de l'usine. Son analyse factuelle du travail ouvrier mérite de faire partie, à côté d'autres auteurs, des témoignages sur ce qu'ont été les temps de première révolution industrielle. Cela pour autant ne valide pas l'analyse proprement économique de la plus-value et de l'exploitation. Ainsi Marx distingue entre le travail productif et le travail improductif, seul le premier produisant de la plus-value. Malgré tous ses efforts pour échapper à une approche naturaliste du travail productif et du travail improductif, les services sont pour lui improductifs ; quand ils sont non marchands, ce sont les frais généraux de l'exploitation capitaliste, les autres services correspondant à une dépense improductive de revenu. Qu'en penser alors que les services représentent aujourd'hui plus des deux tiers des emplois et du PIB ?

La paupérisation, absolue ou relative. Dans un cas le niveau de vie de la classe ouvrière diminue ; dans l'autre, c'est la part relative qui va au travail qui baisse, ce qui n'empêche pas la valeur individuelle d'augmenter. Alors aujourd'hui, où en est-on ? La paupérisation absolue a ses nouveaux adeptes, alors que les statistiques nationales comme mondiales s'inscrivent en faux. Mais la croyance peut être plus forte que les faits. Et la paupérisation relative ? Là aussi les indicateurs de partage de la valeur ajoutée et du revenu national s'inscrivent en faux. T. Piketty a montré que le partage de la valeur ajoutée fluctuait autour d'une tendance stable à long terme (située à un niveau supérieur aux Etats-Unis qu'en France et d'autres pays européens). Si l'on veut analyser les inégalités ici et ailleurs, ce sont donc d'autres outils qu'il faut mobiliser.

La crise du capitalisme. Au-delà des crises conjoncturelles, pour Marx, la crise qui frappera à mort le capitalisme sera entraînée par la chute tendancielle du taux de profit. Le capitalisme peut accroître la productivité du travail, comprimer les salaires, conquérir de nouveaux marchés ou de nouvelles sources d'approvisionnement à bas prix, rien n'y fait. Il ne pourra empêcher que le ratio de la plus-value au capital mobilisé, ne baisse inexorablement, puisque l'intensité capitaliste de la production augmente plus vite que la plus-value. Mais il y a des contre-tendances, comme le montre l'histoire même du capitalisme ! Ceux qui attendent cette chute définitive qui emportera le système, l'attendent toujours comme d'autres la venue du Messie. Tout ceci a donné lieu depuis plus d'un siècle à une littérature abondante et parfaitement contradictoire de la part des générations marxistes qui ont pu se succéder, chacune d'entre elle étant convaincue d'apporter enfin la bonne réponse que les précédentes n'avaient su trouver.

La mondialisation. *"L'explosion du capitalisme, l'émergence de l'Inde et de la Chine et, plus généralement, l'entrée de tous les peuples dans le réseau du marché mondial, la montée de l'individualisme, la concentration du capital, la marchandisation du monde, la prolifération de l'industrie financière: Marx a prévu tout cela".* Et bien non. Marx n'a pas prévu tout cela et les choses ne se passent absolument pas comme il le pensait et pas davantage comme le pensaient ses successeurs les plus émérites. Marx ne parle pas du tout de la financiarisation et ce n'est qu'au début du XXème siècle que cette question, essentiellement sous l'angle de la constitution de holdings financiers, sera abordée par les économistes de toutes familles. La financiarisation telle qu'elle s'est développée au cours des trente dernières années, y compris avec les phénomènes les plus récents comme la montée en puissance des fonds souverains, ni Marx ni personne d'autre ne l'avait anticipée. Marx parle bien de l'entrée de tous les peuples dans le marché mondial sous l'impact du libre échange, dont il est partisan parce qu'il y voit un facteur révolutionnaire, imposé par la puissance dominante de son temps, la Grande Bretagne. Il décrit l'effet destructeur des textiles anglais sur l'artisanat indien et la réduction de l'Inde au rôle de fournisseur de coton. En aucun cas il n'imagine (et comment aurait-il pu en être autrement ?) l'émergence de la Chine et de l'Inde telle qu'elle se produit sous nos yeux. Quant aux marxistes qui parleront de l'impérialisme et de l'expansion du capitalisme, aucun non plus n'avait pensé les transformations actuelles du monde.

Les théoriciens marxistes de l'impérialisme se partagent en deux tendances. Pour Lénine, l'impérialisme, stade suprême du capitalisme, se réduit à un pillage des ressources naturelles. C'est la seule fonction des empires coloniaux. En aucun cas une sphère d'expansion du capital. En revanche, pour Rosa Luxembourg le capitalisme assure sa survie soit par l'extension géographique de son champ (le monde non capitaliste), soit par l'extension intensive dans les pays où il s'est développé, en intégrant de nouvelles activités qui n'entraient pas encore dans sa sphère de production. La crise viendrait alors de l'épuisement des possibilités d'expansion du capitalisme qui ne peut survivre que par la destruction des mondes non capitalistes. Cela ne s'est pas encore produit (mais on peut toujours attendre si ce n'est le Messie, au moins l'Apocalypse) et le déploiement de la mondialisation ne correspond en rien à ce que les économistes marxistes prédisaient encore dans les années 1970, et dont certains sont aujourd'hui recyclés dans Attac.

La sociologie des classes sociales, tout aussi centrale dans l'analyse marxiste. La disparition des classes moyennes, la polarisation avec d'un côté la bourgeoisie, infime minorité de la population, et de l'autre côté la très grande masse de la population prolétarisée et paupérisée. Ces thèses connaissent un regain de succès. Elles ont pour elles la simplicité, le confort de l'analyse facile, le viatique de la radicalité et correspondent à la conception mythique et mystificatrice de l'unité du peuple prolétaire souffrant, si commode sur le plan politique. Là encore la réalité, que ce soit ici ou ailleurs, est bien loin de correspondre à ce schéma. Le monde social, même si l'on s'en tient au monde du travail, est tout au contraire, de plus en plus hétérogène, éclaté, différencié dans ses caractéristiques socioculturelles, professionnelles, dans ses modes et ses niveaux de vie, etc. Moutlt travaux de sociologie de ces vingt dernières années sont là pour l'attester. La théorie marxiste des classes sociales, sauf à pratiquer des distorsions de sophiste, n'est en rien utilisable pour comprendre le monde social actuel et agir.

Ainsi de la boîte à outils de Marx, pas la moindre clé à molette qui soit utilisable. Les outils pour comprendre et décrypter le monde d'aujourd'hui, il faut les chercher ailleurs et les fabriquer de toutes pièces.

Le mot de la fin revient à **P. Rosanvallon**, "un des pères de la deuxième gauche", dont on peut penser qu'il n'est d'aucune complaisance. *"La gauche devrait redevenir marxiste pour décrypter avec précision les nouveaux modes de production et d'organisation"*. Si être marxiste, c'est décrypter les nouveaux modes de production, alors nous sommes marxistes. Mais pourquoi invoquer Marx pour cela ? De quoi s'agit-il ? De la sociologie industrielle ? Celle-ci a connu bien des développements depuis Marx et qui dans l'ensemble ne doivent rien au marxisme. L'école des relations professionnelles s'est développée en marge du marxisme et si la France est autant en retard dans cette discipline, l'hégémonie que le marxisme a exercée sur la sociologie et l'économie du travail n'y est pas pour rien. J'imagine mal que Rosanvallon se range dans le camp de ceux pour qui la clé ("exclusive" ?) de la compréhension se trouve dans le primat de l'économie et des rapports de production. Pour Marx, c'est l'infrastructure (économique) qui explique toutes les autres superstructures, sociales, politiques, culturelles. Certains se souviendront avec délectation de l'abondance de la littérature marxiste pour expliquer ce primat de l'économie, cette domination "en dernière

instance" selon la jolie trouvaille d'Althusser. On ne peut plus concevoir aujourd'hui que ce soit dans ce primat de l'économie et des rapports de production que se trouve la clé de compréhension de l'Histoire. Il ne s'agit pas de nier ou même de négliger le rôle des évolutions économiques du capitalisme pour comprendre les transformations du monde, mais de considérer qu'elles ne sont pas exclusives d'autres éléments de nature soit sociologiques, culturelles ou politiques, même si dans l'état actuel des choses, il s'avère difficile de hiérarchiser les causes. La chute du communisme, la montée de la Chine ou d'autres pays comme le Brésil, la mondialisation dans tous ses aspects, ne se comprennent pas par une analyse qui ne s'en tiendrait qu'à l'économie. Dernier point enfin, mais pas des moindres : pour Marx, le capitalisme, les forces productives, les rapports de production, les classes sociales, etc. ne sont que des forces de l'histoire dans laquelle les hommes écrivent une histoire qu'ils ne comprennent pas, ils ne sont que les jouets de l'histoire. La tentative la plus poussée dans cette voie est incontestablement le *"Pour Marx"* d'Althusser, interprétation structuraliste et antihumaniste du marxisme. L'histoire des trente dernières années, pour n'évoquer que celles qui sont le plus proches de nous, démontre suffisamment le contraire. Il n'y a pas que les forces économiques à l'œuvre dans la mondialisation et la transformation du monde qui s'opère sous nos yeux. Le politique et le social, la culture et les idéologies sont tout autant au cœur de la violence qui se déploie, de la volonté de puissance et des manifestations extrêmes du ressentiment qui occupent le devant de la scène et bouleversent notre monde.

Le reste est dérisoire, mais mérite d'être évoqué. Que le PS, pour faire référence à un article de ce dossier de *Challenge*, ait rompu avec la vulgate marxiste peut-être, mais n'en conserve-t-il pas la nostalgie dont il n'arrive à se débarrasser ? *"Le Parti socialiste a vraiment rompu avec Marx en 1983"* affirme H. Weber mais il ajoute aussitôt *"son analyse du capitalisme reste utile"*. Et si H. Weber, un des anciens fondateurs de la LCR et probablement un des plus brillants, depuis longtemps maintenant fabusien, peut être écouté avec scepticisme, par contre que dire d'A. Bergounioux quand il déclare que *"le marxisme n'a pas apporté la bonne réponse aux dérives du capitalisme ... mais il a posé les bonnes questions"* ? Les bonnes questions, Marx n'a pas été le seul à les poser, même si son destin a éclipsé les autres. Et les mauvaises réponses ne tiennent-elles pas à la manière dont il a pensé trouver la solution aux questions qu'il posait ? Il faut que toute la gauche française fasse enfin son deuil du marxisme et cesse de considérer qu'un petit coup de chapeau au grand barbu ne fait pas de mal et confère une petite dose de radicalité bien venue.

Faire le deuil de Marx, c'est reconnaître que la boîte à outils est non seulement inutilisable, mais que l'on peut se blesser avec. Cela ne veut pas dire pour autant qu'il faut passer Marx à la trappe, le jeter à la poubelle de l'histoire pour reprendre la jolie formule de Trotski. Marx, au contraire, doit être étudié sérieusement pour deux raisons. Parce que le marxisme a été au cœur de l'histoire européenne, pour ne s'en tenir qu'à elle, au cours de ces deux derniers siècles. On ne peut faire l'impasse sur le rôle du marxisme dans l'histoire sociale et politique de ce continent ; donc dans notre histoire. Parce que la tentative marxiste est la tentative la plus ambitieuse, celle qui a été poussée le plus loin, pour construire les outils intellectuels et politiques au service de la révolte et de la colère contre la misère, la domination, l'humiliation, pour forger un monde que l'on voulait meilleur et dans lequel les hommes auraient été réconciliés avec

eux-mêmes. Cette tentative qui nous importe tant parce qu'elle s'inscrit dans l'effort de la raison pour comprendre un monde dont les hommes seraient les seuls acteurs sans qu'il y ait besoin de rechercher des explications hors du monde social, sans qu'il y ait besoin de recourir à quelque religion que ce soit, **postulait que l'homme était naturellement bon et que le mal venait du système**. Cette tentative a échoué et a produit son contraire sous la forme la plus terrible qu'il soit. Il importe particulièrement pour la gauche de faire l'inventaire, pas seulement du goulag dont elle doit assumer sa part, mais aussi des outils. Tant que ce travail n'aura pas été fait avec le sérieux qu'il mérite, non pas pour se frapper la poitrine, mais pour en tirer les véritables enseignements, la gauche ne pourra avancer dans la reconstruction d'outils qui manquent tant.
